

Résidents permanents

Sylvain Sarrazin

Volume 8, Number 1, Fall 2011

Les littératures de l'exil

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64932ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (print)

1923-211X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sarrazin, S. (2011). Résidents permanents. *Entre les lignes*, 8(1), 25–25.

Résidents permanents

Cadre de travail idéal, la résidence d'écrivain constitue un laboratoire littéraire où nos auteurs se coupent du monde, et parfois de leur pays, afin de ciseler leurs écrits. / SYLVAIN SARRAZIN

«Cet exil est nécessaire à la création. Il permet aux auteurs de s'abreuver de nouvelles façons de faire, de se changer les idées», insiste **Dominique Garon**, responsable de la Maison de la littérature à Québec, qui offre des résidences trimestrielles depuis 2006. «Il permet aussi de voir l'impact de nos écrits sur des publics complètement différents et de bâtir des réseaux internationaux.»

En effet, les expériences en résidence littéraire constituent souvent tout un voyage... littéralement! Avec un large éventail de destinations : le Conseil des arts et des lettres du Québec envoie ses heureux élus dans ses studios de Berlin, Paris, Rome, et même à New York. L'Union des écrivaines et des écrivains québécois (UNEQ) organise quant à elle des résidences au Mexique ou en Belgique, point de chute de Dany Laferrière l'an passé. Pierre Samson, de son côté, tentera l'aventure au Japon, pour les besoins de son septième roman, qui aura pour cadre l'archipel.



Alfred Alexandre

Dans la plupart des cas, une plume québécoise est troquée contre une plume étrangère. Ainsi, l'arrivée du dramaturge martiniquais Alfred Alexandre, reçu en 2009 à Québec, fut relayée par le départ de son homologue québécoise Isabelle Hubert, partie tenter l'expérience inverse dans les Caraïbes. Rapidement, cette dernière s'est retrouvée confrontée à des codes littéraires aux antipodes de ceux en vigueur au Québec. «La résidence lui a permis de se rendre compte qu'ici, on fait du théâtre comme on l'entend, tandis que c'est plus codifié là-bas, rapporte Mme Garon. Les auteurs sont amenés à se poser cette question : notre écriture correspond-elle plus à notre style ou au carcan social dans lequel nous évoluons?» Systématiquement, les thèmes de l'exil et de l'adaptation resurgissent dans les textes des auteurs accueillis. «Ça teinte toute leur écriture, témoigne Dominique Garon. Pour nous, l'intérêt est de découvrir d'autres styles, d'autres contextes politiques, et d'avoir un regard sur le Québec de quelqu'un qui vient d'ailleurs.» «Chez nos auteurs partis au Mexique,

confirme Katia Stockman, adjointe à la direction de l'UNEQ, on retrouve une écriture plus colorée, on sent l'influence du soleil.»

UN EXIL EN SOI

«Je l'ai vraiment vécu comme un exil.» **Sonia Anguelova**, qui a séjourné à la Maison de la littérature de Québec de décembre à février dernier, sait de quoi elle parle. Née en Bulgarie, elle a obtenu l'asile politique au Canada en 1971, après une longue halte à Cuba. Son expérience d'écrivaine en résidence ne fut pas sans lui rappeler le parfum de l'éloignement, la désignant comme un «espace-temps qui n'a "pas rapport"». «On est comme en retraite, confie-t-elle, ça influence notre écriture et notre concentration. J'aime croire que j'étais dans un espace béni.»



Sonia Anguelova



L'auteur de *Abécédinaire des années d'exil* (Michel Brûlé) évoque par exemple toute une redécouverte de la ville de Québec, sa première cité d'accueil, sur la-

quelle elle a pu poser un nouveau regard.

Et, comme dans tout exil, le retour se révèle souvent difficile : «On prend un rythme d'écriture et retrouver la vie normale demande un effort de réadaptation. Un mois m'a été nécessaire pour atterrir», se souvient Mme Anguelova. Option précieuse pour n'importe quel écrivain, la résidence en exil s'avère un outil original pour voyager aussi bien ailleurs qu'en soi-même, apportant incontestablement un vent de fraîcheur sur les écrits de nos auteurs. ✦